

Coeur chaud et sueurs froides

ROY, Simon. *Ma vie rouge Kubrick*, coll. Liberté grande, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 176 p.

Nicolas Gendron

Volume 33, Number 1, Winter 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73202ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gendron, N. (2015). Coeur chaud et sueurs froides / ROY, Simon. *Ma vie rouge Kubrick*, coll. Liberté grande, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 176 p. *Ciné-Bulles*, 33 (1), 54–54.



ROY, Simon. *Ma vie rouge Kubrick*, coll. Liberté grande, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2014, 176 p.

Cœur chaud et sueurs froides

NICOLAS GENDRON

Presque 35 ans déjà que le film **The Shining** suscite les analyses les plus fines et les théories les plus folles. Difficile de nier la portée horrifiante de cette œuvre phare qui éclaire avec fracas la part sombre de la psyché humaine, grâce aux talents combinés, souvent hallucinants, de Stanley Kubrick et de Jack Nicholson. Professeur de littérature au Collège Lionel-Groulx, Simon Roy est obsédé depuis longtemps par l'histoire de l'écrivain maudit Jack Torrance, dont il se sert d'ailleurs pour initier ses étudiants à la notion d'analyse littéraire. D'une simple réplique, « Tu aimes les glaces, canard? », entendue à l'âge de 10 ans, jusqu'aux innombrables fiches consignées sur la genèse et la symbolique du film, l'homme en a développé une fascination qui dépasse la simple filiation cinématographique. Devant l'insistance du directeur de collection Robert Lévesque, Roy a gratté le vernis de ses connaissances encyclopédiques pour mettre au jour le « labyrinthe ténébreux de [sa] généalogie macabre », que recoupe étrangement son film fétiche. *Ma vie rouge Kubrick* bascule alors dans le

cauchemar éveillé, sorte d'essai romancé, de récit-vérité trempé de sueurs froides, baigné du sang d'un cœur chaud.

Dans un premier temps, Roy ne laisse rien entrevoir et fait plutôt profiter les lecteurs de son savoir manifeste. Du lieu de tournage du film au roman de Stephen King qui l'a inspiré, de la nature tyrannique du réalisateur à ses nominations aux Razzie Awards, **The Shining** est ici décortiqué dans ses moindres détails, parfois même à la loupe, avec ses références bibliques, historiques et cinématographiques. Rien de bien nouveau sous le soleil, diront les fans du mythique cinéaste. Il en va ainsi de la récurrence du nombre 42, semble-t-il tapissé partout dans son film et même dans sa vie personnelle, et d'autres pistes ressassées ailleurs — le thème du miroir, la machine à écrire Adler en guise de métaphore nazie, les torrents de sang qui évoqueraient le génocide des Indiens d'Amérique, etc.

Finaliste du Grand Prix du livre de Montréal, *Ma vie rouge Kubrick* n'est pas un cours de cinéma, mais plutôt une plongée au cœur de Roy et de sa lignée. Le professeur pratiquerait-il une « pédagogie biographique », visionnant **The Shining** avec sa classe pour mieux régler ses comptes avec le passé? Il retourne lui-même la question dans tous sens, tant les concordances avec le film-culte et son bagage familial s'accroissent. À l'hôtel Overlook comme chez les Forest-Roy, il existe des dons inexplicables, des jumelles égarées, des outils meurtriers, un alcoolisme qui vous ronge de l'intérieur comme la plus forte des faiblesses et d'innombrables labyrinthes, qu'ils soient de synapses, de maïs ou de neige. Et ce 42 qui provoque la berluie: la mère de Roy avait 42 ans quand la dépression l'a frappée de plein fouet; la tragédie qui a tout déclenché a eu lieu en (19)42! « L'aïeul Jacques Forest aura fait parler [leur] famille le même langage que les nations et l'Histoire, celui de la violence rouge Kubrick. »

La catharsis de l'écriture ne s'abandonne pas complètement aux ténèbres et il faut

se reporter aux premières lignes du livre pour en saisir toute la tendresse viscérale: « À ma mère Danielle. Merci pour tout. Merci malgré tout. » Ce « malgré » veut tout dire, et l'exercice d'ouverture de la boîte de Pandore familiale, tout en dénue- ment, ne verse jamais dans la thérapie nombriliste. C'est qu'en cherchant à se « vriller un tunnel » jusqu'à la conscience de sa mère, Roy essaie certes de mieux comprendre l'homme qu'il est, mais aussi le monde dans lequel il vit. Dans un enchevêtrement délicat, aussi intime que sociologique, sa culpabilité d'enfant ingrat se superpose aux anecdotes de tournage et aux tueries qui balafrent le visage de l'Amérique. En 52 chapitres (pourquoi pas 42?), l'auteur avance en équilibre, tenu mais saisissant, sur le fil d'Ariane de la petite et de la grande Histoire, désamorçant la tension en quelques clins d'œil bien tournés, de ces succès de Pixar qui revisitent Kubrick à ce passage sur « Gide et les Corn Flakes ».

On parle ici d'une écriture impressionniste, qui se dévoile par à-coups et ménage ses indices et ses fureurs, avant de nous chambouler avec humilité, tous petits que nous sommes devant l'ouragan. De tels drames humains, dont le sang n'est que l'écume rageuse, ne peuvent pas s'évanouir sans laisser de traces. Dans le dernier tiers de son ouvrage, Roy pousse sa logique introspective en jouant au scénariste: il imagine une discussion enivrée avec le barman de l'Overlook, regrettant que la matriarche ait semé dans la famille l'idée d'une option irréversible, puis, dans une scène refoulée qui lui tient lieu de finale, il défie la mère et le fils de purifier l'Amérique. La réalité rencontre son cinéma, pour mieux garder la noirceur à distance. Ironiquement, la jaquette de ce livre « rouge Kubrick » est d'un bleu azur, telle la chemise du docteur Jacques, mais plus encore, du moins on l'espère, comme la couleur des rêves libres et sereins. **EB**